Osiris et le temple d'Opet. Apports de l'étude architecturale

Emmanuel Laroze

▶ **To cite this version:**

Emmanuel Laroze. Osiris et le temple d'Opet. Apports de l'étude architecturale. Le culte d'Osiris au I millénaire av. J.-C. Découvertes et travaux récents, Laurent Coulon, Jul 2005, Lyon, France. pp.219-238. hal-02590743

HAL Id: hal-02590743
https://hal.science/hal-02590743

Submitted on 15 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE CULTE D'OSIRIS AU Ier MILLÉNAIRE AV. J.-C.
DÉCOUVERTES ET TRAVAUX RÉCENTS

Le culte d'Osiris au Ier millénaire av. J.-C. Découvertes et travaux récents

Actes de la table ronde internationale tenue à Lyon
Maison de l'Orient et de la Méditerranée (université Lumière-Lyon 2)
les 8 et 9 juillet 2005

édités par
Laurent Coulon

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDE 153 – 2010

© INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, LE CAIRE, 2010
ISBN 978-2-7247-0571-3 ISSN 0259-3823

Sommaire

AVANT-PROPOS VII

PRÉFACE par Laure Pantalacci IX

INTRODUCTION

Laurent Coulon
Le culte osirien au Ier millénaire av. J.-C. Une mise en perspective(s) 1

LE CULTE D'OSIRIS « DANS L'IDÉAL »

Joachim Friedrich Quack
Les normes pour le culte d'Osiris
Les indications du Manuel du Temple sur les lieux et les prêtres osiriens 23

FORMES OSIRIENNES À ALEXANDRIE,
EN BASSE ÉGYPTE ET AU FAYOUM

Jean Yoyotte†
Osiris dans la région d'Alexandrie 33

Christine Favard-Meeks, Dimitri Meeks
Les corps osiriens : du *Papyrus du Delta* au temple de Behbeit 39

Didier Devauchelle
Osiris, Apis, Sarapis et les autres
Remarques sur les Osiris memphites au Ier millénaire av. J.-C. 49

Ghislaine Widmer
La stèle de Paêsis (Louvre E 25983) et quelques formes d'Osiris dans le Fayoum aux époques ptolémaïque et romaine 63

TEMPLES ET THÉOLOGIES OSIRIENNES À KARNAK

Olivier Perdu
La chapelle « osirienne » J de Karnak : sa moitié occidentale et la situation à Thèbes à la fin du règne d'Osorkon II 101

Laurent Coulon, Aurélia Masson
Osiris Naref à Karnak 123

Claude Traunecker
La chapelle d'Osiris « seigneur de l'éternité-*neheh* » à Karnak 155

Françoise Labrique
Les ancrages locaux d'Osiris selon les inscriptions du propylône de Khonsou à Karnak 195

BERCEAUX ET TOMBEAUX D'OSIRIS : ARCHÉOLOGIE ET ARCHITECTURE

Emmanuel Laroze
Osiris et le temple d'Opet. Apports de l'étude architecturale 219

François Leclère
Le quartier de l'Osireion de Karnak. Analyse du contexte topographique 239

Hassan Ibrahim Amer
Les catacombes osiriennes d'Oxyrhynchos 269

INDICES 283

RÉSUMÉS EN FRANÇAIS 309

ENGLISH SUMMARIES 315

ADRESSES DES AUTEURS 321

Emmanuel Laroze

Osiris et le temple d'Opet
Apports de l'étude architecturale

Le temple d'Opet à Karnak pourrait être *a priori* un exemple assez représentatif de l'architecture des temples osiriens à l'époque ptolémaïque. Le décor des salles intérieures y est, en effet, largement consacré à la théologie osirienne. La salle nord (VIII) du sanctuaire est dévolue à la résurrection d'Osiris. Elle répond, symétriquement par rapport à l'axe du temple, à la salle sud (IX) dans laquelle Isis présente l'enfant Horus. La déesse Opet, malgré sa situation centrale, y joue un rôle relativement secondaire, en apparaissant comme la gardienne du processus de « régénération » qui s'opère dans le monument. Le décor extérieur du soubassement, entrepris par Auguste, fait également apparaître des défilés de génies qui apportent leurs offrandes à Osiris[1]. Sur deux registres superposés, les figures sont orientées vers la chapelle dédiée à ce dieu, installée sur le coté est du temple qui jouxte le temple de Khonsou. Autre particularité, une sorte de caveau a été installée sous le dallage du saint des saints. C'est dans ce puits que devait reposer la figure d'un Osiris qui, comme le fait remarquer Georges Legrain[2], se superposait presque parfaitement avec la niche osirienne de la chapelle de soubassement et, plus haut encore, avec la niche de la statue d'Opet. En outre, il semble qu'ici se trouvait une sorte de cénotaphe osirien.

Les grands thèmes théologiques du temple exposés par Constant de Wit[3] permettent de saisir l'omniprésence d'Osiris et, en même temps, de souligner la singularité du programme architectural du temple qui s'articule autour de trois thématiques principales :

- La naissance d'Osiris : Osiris est né à Thèbes et le temple d'Opet est le lieu de son engendrement ;
- Le réveil du dieu mort ;
- L'association théologique entre Amon et Osiris.

Emmanuel Laroze, UMR 8167 Orient et Méditerranée.

[1] Voir J. Yoyotte, « Remarques sur les processions des génies au temple d'Opet », dans C. de Wit, *Les inscriptions du temple d'Opet à Karnak* I, *BiAeg* XI, Bruxelles, 1958, p. xi-xvi.

[2] Voir G. Legrain, « Le temple et les chapelles d'Osiris à Karnak : II. La chapelle et le tombeau d'Osiris Ounnofré au mur est du temple d'Apet », *RecTrav* 23, 1901, p. 65-75 et 163-172.

[3] Voir C. de Wit, *Les inscriptions du temple d'Opet à Karnak* I-III, *BiAeg* XI-XIII, Bruxelles, 1958-1968.

On comprendra tout de suite l'ambiguïté et la complexité du monument dont on constate que la fonction oscille entre celle d'un temple et celle d'une tombe [4]. Cette dualité est érigée d'ailleurs en principe avec lequel joue en permanence la composition du monument [5]. Celle-ci devrait donc suivre une logique propre, correspondant à un programme bien défini qu'il paraît intéressant d'analyser.

Si la théologie du temple est bien connue – les textes des salles intérieures ont été intégralement traduits [6] –, les connaissances sur le temple restent néanmoins en grande partie basées sur l'étude épigraphique. En effet, le monument demeure mal connu d'un point de vue architectural et les fouilles archéologiques concernant directement le temple étaient jusqu'à récemment pratiquement inexistantes [7].

Les caractéristiques constructives du plan du temple et plusieurs détails ont souvent intrigué les chercheurs qui s'y sont intéressés. Parmi ces détails, dont les interprétations restent encore floues, on distingue entre autres :

– la présence d'un important soubassement ;
– une curieuse disposition interne autour d'un plan cruciforme ;
– la proximité et la forte relation avec le temple de Khonsou ;
– l'absence d'enceinte propre ;
– de nombreuses cryptes ;
– une porte indépendante dans le grand mur d'enceinte et par conséquent une relation privilégiée avec le Nil et la montagne thébaine ;
– la grande concentration de blocs en remploi ;
– un niveau relativement élevé du terrain.

Autant de singularités et de jeux de compositions qui entraînent de nombreuses interrogations. Une analyse fine de l'architecture devrait donc permettre de les interpréter et de dégager – s'ils existent – les aménagements propres au temple osirien.

Pour mener à bien cette analyse, une étude architecturale a été engagée dans le cadre du Cfeetk. Elle se base tout d'abord sur un relevé précis qui utilise la technique du scannage 3d [8]. Outre la rapidité de sa mise en œuvre et des résultats, elle offre une précision nécessaire pour mener l'étude d'une architecture aussi élaborée et optimisée que celle des temples ptolémaïques.

[4] Ivan Guermeur, dans une communication personnelle, me fait remarquer que C. De Wit a traduit *i'b* par « enterrer » malgré une ambivalence. Il semble qu'il faille plutôt traduire le mot par « assembler » comme le suggère un récent article de Fr.-R. Herbin, « La renaissance d'Osiris au temple d'Opet (p. Vatican inv. 38608) », *RdE* 54, 2003, p. 91-92. Qu'Ivan Guermeur soit ici vivement remercié pour ses précieuses remarques.

[5] Voir Cl. Traunecker, « Dimensions réelles et dimensions imaginaires des dieux d'Égypte : les statues secrètes du temple d'Opet à Karnak », *Ktèma* 29, 2004, p. 54.

[6] Voir C. de Wit , *Les inscriptions du temple d'Opet à Karnak* I-III, *BiAeg* XI-XIII, Bruxelles, 1958-1968.

[7] Aucun programme de fouilles n'a été entrepris sur le monument avant 2006. En 1967, les projets de magasins sur les fondations de l'ancien mur d'enceinte de Nectanebo ont entraîné de nombreuses fouilles dans les environs du temple. Elles demeurent d'ailleurs mal documentées. Voir P. Anus et R. Saʿad, « Fouilles aux abords de l'enceinte occidentale à Karnak », *Karnak* II = *Kêmi* XIX, 1969, p. 219-239.

Notons également, un petit sondage, contre le pylône au nord-ouest de la cour, réalisé par M. Azim (« À propos du pylône du temple d'Opet à Karnak », *CahKarn* 8, 1987, p. 53).

[8] Ce travail est mené en collaboration avec l'équipe d'*atm3D* (atm3d.com). Voir B. Chazaly et E. Laroze, « Le relevé par scannage *3d* du temple d'Opet à Karnak », revue *XYZ*, nº 102, 2005, p. 25-30.

Le traitement des données topographiques est en cours et aboutit, peu à peu, à une documentation graphique exhaustive : plans, coupes, axonométries, ortho-photographies. C'est autant de regards et de points de vue différents sur le temple qui vont servir à son analyse. Comprendre les intentions architecturales et ses relations avec le décor devrait mettre en lumière certains aspects pratiques et tangibles qui animaient la croyance des bâtisseurs. Les lignes suivantes abordent certaines particularités soulevées par l'architecture du temple d'Opet.

Un temple à soubassement

Entrepris probablement par Ptolémée VIII Évergète II, le temple est resté inachevé [9] ; seuls le sanctuaire et les murs délimitant la cour ont été achevés. Il est construit sur les vestiges d'un temple plus ancien, qu'on peut sans doute attribuer à Taharqa. Les quelques assises conservées du pylône [10] et probablement une partie du dallage préservé appartiennent à cet état antérieur [11]. Dans la partie orientale de la cour, un pronaos avait certainement été projeté par les constructeurs antiques [12]. Le plafond de cette salle aurait été supporté par huit colonnes dont la restitution est assez évidente. Aussi, comme il est d'usage à l'époque ptolémaïque, une façade avec un mur bahut aurait certainement marqué l'entrée du monument. Celle-ci se serait trouvée au milieu de la cour, où on peut encore observer des harpes qui attendaient sa construction. Une rampe assez raide, réutilisant un gros bloc en granit – appartenant peut-être à un naos – permettait de monter du niveau de la cour à celui du sanctuaire situé 1,20 m plus haut. Le projet prévoyait sans doute que la rampe pénètre dans une sorte d'estrade qui aurait ainsi assuré un accès à la porte secondaire plus au nord.

À l'extérieur, les façades du temple, opaques et régulières, dégagent une grande austérité qui est propre aux temples égyptiens de cette époque. Au premier coup d'œil, rien, hormis peut-être une lecture attentive du décor, ne permet de distinguer véritablement la nature du monument. La typologie du temple demeure pourtant singulière puisqu'il fait partie des temples dits « à soubassement [13] ». En effet, à un peu plus de 2,30 m mètres du sol, file une corniche sur toute la longueur du bâtiment (fig. 1). Elle délimite ainsi la partie supérieure d'une sorte de podium. Cette composition architecturale imprégnée d'influences gréco-romaines est peu fréquente dans l'architecture pharaonique. Deux monuments contemporains dédiés à la déesse Isis à Dendara et à Deir Chelouit présentent aussi la particularité d'un haut soubassement. On peut également rapprocher le petit temple romain de Kôm Abou Billou dans le Delta qui est

[9] Pour la présentation du temple, voir Cl. Traunecker, « Dimensions réelles et dimensions imaginaires des dieux d'Égypte : les statues secrètes du temple d'Opet à Karnak », *Ktèma* 29, 2004, p. 59-65.

[10] Voir M. Azim, « À propos du pylône du temple d'Opet à Karnak », *CahKarn* 8, 1987, p. 53.

[11] Les fouilles conduites actuellement par Guillaume Charloux dans la cour du temple devraient apporter de solides informations sur les datations et la stratigraphie du lieu.

[12] Comme cela est attesté pour les temples de Dendara, Edfou ou Deir Chelouit, c'est une fois le sanctuaire achevé qu'était généralement entreprise la construction du pronaos. Les savants de la *Description de l'Égypte* avançaient déjà cette hypothèse. Voir *Description de l'Égypte*, *De Thèbes*, section VIII, tome II, p. 539

[13] Claude Traunecker a abordé la question des temples à soubassement dans sa thèse inédite sur l'étude des cryptes du temple d'Opet ; qu'il soit ici vivement remercié pour m'avoir donné accès à celle-ci. Voir Cl. Traunecker, *Les cryptes du temple d'Opet à Karnak*, *Mémoire de l'École pratique des hautes études*, 1975, inédit.

construit sur une importante plate-forme composée de 9 assises [14]. Volonté de reproduire une butte primordiale, de ménager de l'espace pour des cryptes par manque de place ou de surélever le bâtiment pour le monumentaliser, les raisons de ces soubassements restent obscures.

Le temple d'Opet se compose de deux parties distinctes : le soubassement et le temple proprement dit. Les tores d'angle, visibles à l'est, démarrent en effet au-dessus du podium. Au premier abord, ce dernier semble factice ou être un artifice pour monumentaliser l'édifice [15]. À l'intérieur, dans la partie occidentale, le haut de la corniche ne correspond effectivement à aucun niveau de sol de la cour. En revanche, dans la zone du sanctuaire, le sommet de la corniche concorde parfaitement avec le niveau du dallage, si bien que dans cette partie du temple, on marche directement sur le podium où apparaissent, d'ailleurs, des blocs en remploi (fig. 2). En fait, le haut de la corniche du soubassement définit un plan de coupe horizontale qui partage en deux le monument. On distingue ainsi deux parties parfaitement intègres et néanmoins complémentaires. Le bas, à l'aspect de « mastaba », joue le rôle d'un reliquaire et le haut, « le château où est engendré Osiris » est consacré au culte et aux rites. Une particularité constructive confirme cette dualité suggérée : tous les blocs en remplois se situent dans le soubassement alors que la partie haute est composée exclusivement de blocs neufs [16]. Le plan de coupe horizontal matérialise donc une frontière invisible qui marque la limite entre deux univers indissociables, tels la terre/le ciel, la vie/la mort. Le temple est l'union de ces deux entités.

Si l'on regarde maintenant attentivement l'organisation du soubassement, on constate qu'il est essentiellement constitué de pleins mais également de parties creuses, les cryptes. On en dénombre quatre dans le sous-sol. Leur présence dans la partie du mastaba soulève des questions quant à leur rôle et leur usage. Les deux cryptes supérieures sont indéniablement destinées à entreposer du matériel liturgique en relation avec les salles avec lesquelles elles communiquent. Les systèmes de fermetures sophistiqués, qui étaient bloqués par des verrous en bois, indiquent que leur accès se faisait avec une certaine aisance. Les cryptes du sous-sol, mis à part (peut-être) celle sous l'escalier, étaient apparemment beaucoup plus difficiles d'accès. Le dallage, parfaitement jointoyé, recouvrait le système d'ouverture et permettait ainsi de protéger le secret. Leur ouverture et l'accès aux cryptes restaient possibles, mais il fallait alors casser le dallage. On comprend que la répétition trop fréquente de telles manœuvres aurait laissé des cicatrices irréparables qui auraient du même coup dévoilé l'accès aux cachettes.

[14] Voir dans S. Clarke et R. Engelbach, *Ancient Egyptian Masonry : The Building Craft* , Londres, 1930, fig. 72, p. 76-77.

[15] À Deir Chelouit on constate le même principe : « […] le temple n'est pas construit sur un socle général comme le laisserait supposer son aspect extérieur actuel mais […] au contraire, chacun des murs repose sur une fondation propre, les espaces qu'ils délimitent recevant ensuite des dallages d'épaisseur variable. » Cf. M. Azim, dans Chr. Zivie, M. Azim, P. Deleuze, J.-Cl. Golvin, *Le temple de Deir Chelouit IV. Étude architecturale*, Le Caire, 1992.

[16] En fait, aucun bloc en remploi n'est visible ou utilisé en tant que tel ; rien n'indique toutefois que les blocs n'aient pas été retaillés dans des remplois. Par contre, à Dendara, des remplois sont intentionnellement mis en évidence. On notera, par exemple, le bloc hémisphérique en grès portant le nom d'Amenemhat situé dans la longue cage d'escalier est et un linteau de porte en granit portant une inscription de la XII[e] dynastie dans une des salles. Voir A. Mariette, *Dendérah*, *Suppl.* pl. H [e], cf. *Texte* p. 53-54.

À Deir Chelouit, les blocs en remploi sont placés dans les parties cachées des fondations alors qu'en superstructure tout semble construit avec des blocs neufs. Un remploi est toutefois apparu sur la façade.

Il faut d'ailleurs croire que jusqu'à l'abandon du temple, les dallages étaient en parfait état et masquaient encore parfaitement l'accès aux cryptes du soubassement. En effet, à plusieurs endroits, on constate des détériorations dans le dallage qui témoignent de tentatives de creusement. Si, de toute évidence, les pilleurs soupçonnaient l'existence de salles cachées dans le soubassement du temple, ils ne connaissaient manifestement pas la position des accès et rien ne permettait de la deviner. Les deux trous de pilleurs dans les couloirs III et V sont assez éloquents et semblent vouloir dire en fin de compte qu'il était plus rentable de perforer trois assises de pierre d'environ 0,5 m chacune, plutôt que de chercher la position du système d'ouverture caché sous la première assise du dallage. Ainsi, il est probable que l'ensemble des cryptes du soubassement assurait la conservation de reliques tandis que celles accessibles par les salles VIII et IX devaient accueillir un mobilier de culte régulièrement utilisé [17].

Dans le soubassement, on remarque également la chapelle osirienne tournée et axée vers une porte du temple de Khonsou. Le puits funéraire installé sous le saint des saints est axé sur cette précédente chapelle, ce qui indique leur forte relation. Une grande dalle devait sceller son accès puisqu'aucun système d'ouverture comparable à celui des cryptes n'a pu être détecté. Le reste du soubassement – les fondations des murs formant des caissons – est constitué par un remplissage essentiellement en blocs de remploi.

À la lumière de ces observations, on constate que le soubassement apparaît comme une sorte de reliquaire. N'est-il pas une réponse architecturale au problème de la conservation des blocs anciens ? Dès la décision prise de détruire et reconstruire un nouveau temple, les blocs démantelés devaient être « recyclés ». Leur valeur magique ne permettant pas de les faire disparaître ni de les détruire, il fallait donc prévoir un aménagement pour les conserver. Le soubassement est cet écrin protecteur sur lequel le nouveau temple va pouvoir rayonner.

Les remplois

De nombreux blocs en remploi provenant de constructions d'Amenhotep II et de Taharqa [18] sont visibles dans la cour et les fondations du temple, alors que ceux à l'intérieur du temple sont moins connus. Dans le cadre du projet de restauration du sanctuaire [19], le nettoyage systématique du dallage en vue de sa réparation a fait apparaître de nombreuses fosses de pillage (pour leur localisation voir fig. 2) remplies d'une poussière grisâtre très volatile et de nombreux fragments de blocs. Sans doute dès l'époque copte, l'appât du gain avait conduit les pilleurs à explorer ces sous-sols à la recherche de dépôts ou de trésors, avant de rejeter pêle-mêle les débris exhumés dans les trous béants.

[17] Claude Traunecker pense que les « cryptes du soubassement servaient de lieu de stockage au matériel de culte spécialisé » et que, de fait, elles étaient ouvertes chaque année lors des fêtes osiriennes. Cf. Cl. Traunecker, « Cryptes connues et inconnues des temples tardifs », *BSFE* 129, 1994, p. 21-46.

[18] M. Azim, « À propos du pylône du temple d'Opet à Karnak », *CahKarn* 8, 1987, p. 53.

[19] Ce programme a débuté en automne 2005 et devrait se poursuivre jusqu'en 2010. Il est financé par M^me^ Brigitte Guichard.

Les dégagements entrepris dans les chapelles VIII et IX ont conduit à deux découvertes remarquables, celle d'une stèle de Tanoutamon [20] (fig. 3) et ce qui pourrait être un autel ou un reposoir de barque, d'Amenemhat III [21] (fig. 4). Ces deux blocs étaient réutilisés en dallage. C'est l'extraction du dernier qui a permis d'accéder au flanc de la stèle, laissant apparaître trois colonnes de textes qui identifièrent son commanditaire. La face épigraphiée, exposée pendant plusieurs siècles [22], est très lacunaire. Un relevé épigraphique a toutefois permis de déterminer la composition d'ensemble. L'envers de la stèle étant mal dégrossi, il semble qu'elle était encastrée dans un mur.

Toujours dans les mêmes salles et utilisés comme dallage, trois tambours de colonnes épannelés en calcaire [23] ont pu être identifiés lors des nettoyages. Deux d'entre eux présentent l'amorce (sur une quinzaine de centimètres) d'une taille de cannelure de type dorique. S'agit-il de blocs inachevés ou des blocs de fondation de colonne ? Le calcaire très dur dans lequel sont taillés ces blocs n'est pas commun et se différencie aisément du calcaire tendre local généralement utilisé à Karnak. L'observation des traces d'outils indique l'usage de gradines grain d'orge, un outil rarement utilisé à Karnak. En fait tous les blocs en calcaire trouvés en remploi dans le temple [24] semblent appartenir à un même lot ; un ensemble atypique à Karnak et anépigraphe qui ne permet pas, pour le moment, de connaître l'état du monument d'origine ni sa provenance. Compte tenu des indices, on est toutefois tenté d'avancer qu'il s'agit d'un monument d'origine ou d'influence grecque [25], voire importé. Une association d'architecture égyptienne et de style « dorique » est envisageable comme l'illustrent le temple d'Aghourmi à Siwa [26] ou la nécropole de Moustafa Pacha [27]. Notre monument pourrait ainsi ressembler à cette architecture hybride. Dans tous les cas, la position en remploi de ces blocs et leur mise en évidence dans le dallage indiquent qu'ils proviennent d'un monument certainement remarquable.

Enfin, mélangés à des fragments de colonne en grès, les morceaux d'une belle statue en diorite, probablement d'Horus [28], ont été extraits de la salle VIII. Sous le dallage de la salle hypostyle, les restes de deux statues (en calcaire et en granit) de babouins ont été dégagés tandis qu'un beau buste d'Amon criocéphale (fig. 5) appartenant probablement à une dyade a été retrouvé dans un trou de pillage devant la salle II.

[20] Identifiée par Dominique Valbelle et Helena Zacharias-Delaporte.

[21] Ce bloc, en très mauvais état, a été dégagé du dallage, non sans mal, par l'équipe d'ouvriers dirigée par Cyril Delaporte (tailleur de pierre). Il a ensuite été restauré par Fanny Chauvet (restauratrice).

[22] Un fragment du cintre de la stèle a été retrouvé dans un trou de pilleur voisin. L'excellent état de conservation de la gravure semble indiquer que la cassure est ancienne. Un enfouissement aurait ensuite protégé le fragment contrairement à la stèle.

[23] Claude Traunecker avait déjà remarqué le tambour de colonne cannelé de la salle IX. Voir *Les cryptes du temple d'Opet à Karnak*, note 281.

[24] Ce lot homogène en calcaire dur concerne les blocs utilisés pour les seuils de porte ou pour les entrées des cryptes, un long bloc retrouvé dans le trou de la salle centrale (bloc nº 224), des blocs de parement avec bossage observés sous le gros bloc de granit de la salle VIII, plusieurs dalles de plafond des cryptes et dans la chapelle installée dans le soubassement, le bloc à la base de la niche, sur lequel devait reposer une statue d'Osiris.

[25] Les éléments de type grec sont pratiquement inexistants à Karnak. On signalera toutefois, le chapiteau dorique, découvert par H. Chevrier lors du dégagement devant le môle nord du 1er pylône en 1947 (voir *ASAE* 47, p. 162-163) et les fragments inédits qui semblent appartenir à un petit naos avec fronton, découverts en 2001 par François Larché dans les joints d'une salle nord du palais de Mâat à Karnak.

[26] K. Kuhlmann, *Das Ammoneion. Grundzüge der Archäologie des Orakelkomplexes in Zentralsiwa*, *ArchVer* 75, 1988.

[27] A. Adriani, *La nécropole de Moustafa Pacha. Annuaire du Musée gréco-romain* 1933-34 – 1934-35, Alexandrie, 1936.

[28] La statue a été restaurée par Valérie Baudon et Fulbert Dubois (restaurateurs). Une statue d'Horus similaire et complète est visible dans le jardin qui devance le musée du Caire (réf : GSR340y, h : 1,68 m, provenance Cheikh Abada).

Ces ouvertures dans le dallage du temple sont aujourd'hui bien opportunes pour l'étude architecturale car elles permettent d'observer des parties généralement inaccessibles et, par conséquent, mal documentées. L'immense trou de pilleur dégagé dans la salle centrale (VII) a révélé de ce point de vue une riche documentation. Il est d'ailleurs difficile de comprendre l'acharnement des pilleurs qui ont ici, au cœur du monument, atteint le sable de fondation à la cote 74,65 m. Ainsi, l'organisation du remplissage a pu être observée sur plus de quatre mètres de hauteur. Schématiquement et de haut en bas, le remplissage montre une logique stratigraphique qui suit les hauteurs des neuf assises des murs latéraux [29]. Il est ainsi facile de distinguer les niveaux qui s'organisent comme suit. Le dallage (assise 1) et les quatre assises suivantes sont composés de blocs neufs. Parfaitement assemblés, le dallage et la deuxième assise sont jointoyés au plâtre. Sous cet ensemble qui forme une sorte de couverture étanche, les interstices, parfois importants entre les blocs, sont comblés par du sable. À la sixième et septième assises, on trouve une série homogène de blocs de petit module et des petits tambours de colonne. Un cartouche sur l'un de ces derniers permet de dater ce lot de Psammétique II. Les deux dernières assises sont composées de blocs de granit, plus ou moins bien conservés. Un bloc (n° 222) correspondant à un montant de porte est inscrit d'un cartouche de Thoutmosis III. Une connexion avec un autre bloc déposé sur les banquettes sud a pu être constatée [30]. Une corniche (n° 221) en partie brisée et un bloc (n° 223) avec une belle représentation d'Amon ont été dégagés. Bien que cela ne soit pas encore vérifié, il est probable qu'une partie de ces blocs en granit proviennent d'un monument de Taharqa [31] et de la chapelle reposoir de barque de Thoutmosis III.

La neuvième et dernière assise repose sur un plan à l'altitude de 75,07 m. Il s'agit ici d'une sorte de plate-forme d'environ cinquante centimètres d'épaisseur, composée de deux assises de blocs en grès en remploi. Un cartouche d'Amenhotep sur un de ces blocs permet de dater le lot. Compte tenu des blocs déjà découverts dans la cour, il est tentant de les attribuer à Amenhotep II. Sur la surface parfaitement horizontale du radier, un lait de plâtre a permis d'aplanir davantage la surface sur laquelle certains tracés ont pu être remarqués, dont celui de l'axe du temple. Outre son utilisation pour l'implantation des murs, le radier fait office de fondation du temple. Les pilleurs ont perforé cette plate-forme dans l'angle sud-est de la salle, ce qui permet de constater que l'ensemble repose sur une épaisse couche de sable. Une brèche dans le fond du caveau de la salle X permet d'apercevoir la suite du radier qui semble se prolonger vers l'est. Dans la crypte accessible depuis la salle IV, un éventrement du dallage, dont la cote est à 75,48 m, laisse entrevoir une dernière assise qui repose sur le sable à l'altitude approximative de 74,62 m. Celle-ci pourrait être la suite du radier. Comme on le constate, les limites du radier de fondation restent incertaines, mais nous pouvons supposer qu'elles correspondent à l'emprise du monument. Les fouilles dans la cour et autour du temple permettront sans doute de confirmer cette hypothèse. Il sera d'ailleurs intéressant de vérifier si ce radier est contemporain du temple ptolémaïque ou s'il s'agit d'un vestige d'un état plus ancien.

[29] Cette disposition par couches indique que le remplissage a été réalisé au fur et à mesure que les assises des murs étaient dressées. Le remplissage a posteriori semble exclu.

[30] Je remercie vivement Emmanuelle Arnaudiès pour m'avoir communiqué cette information.

[31] J. Leclant, *Recherches sur les monuments thébains de la XXV^e dynastie dite éthiopienne*, *BdE* 36, 1965.

L'usage des remplois dans les fondations des temples est courant, voire systématique à l'époque ptolémaïque. La découverte de cet énorme trou de pilleur a permis d'observer l'organisation du remplissage d'une partie du soubassement. Même si dans les deux autres salles du sanctuaire (VIII et IX), il n'a pas été possible de descendre aussi bas, on a pu constater la même logique de bourrage par couches. Il semble ainsi qu'une forte intégrité des lots soit respectée. Si les blocs en remploi trouvés dans le soubassement proviennent de différents monuments, leur disposition par couches successives et homogènes permet de préserver l'unité des lots. Les blocs qui faisaient partie de monuments plus anciens sont ici disposés soigneusement, côte à côte, telles des reliques. Il n'a d'ailleurs pas été question de les retailler, ce qui aurait facilité parfois le jointoiement. C'est le sable qui assure ce rôle en épousant les différentes aspérités ou les découpes des blocs. On a l'impression qu'il s'agit à chaque fois d'une sorte d'échantillonnage, de parties de monuments, comme si la question essentielle consistait à préserver la mémoire plutôt que la totalité matérielle. La disposition stratigraphique des couches paraît respecter l'ordre chronologique des occupations et participe à l'idée d'éternité en exprimant l'évolution et la continuité de toutes choses : un temple plus moderne en remplace un autre. C'est ainsi au cœur du soubassement, par une accumulation des couches superposées, que les anciens bâtisseurs ont sans doute voulu exprimer l'idée de butte qui se développe. Pour les blocs observés dans le soubassement, le temple d'Opet joue un rôle d'écrin dont le principe est de « rassembler des parties » qui trouve ici une résonance toute particulière avec le mythe osirien.

Au-delà des interprétations, la disposition du remploi dans notre cas montre qu'il n'est pas nécessairement utilisé uniquement comme matériau de remplissage ou de construction (le temple voisin de Khonsou donne un parfait exemple de ce principe) mais qu'il possède parfois indubitablement des propriétés magiques. Les remplois permettent, par une sorte de rayonnement, de sanctifier le lieu. Il est ainsi intéressant de constater que les caissons où sont entreposés les remplois se trouvent sous les salles du sanctuaire alors que les autres salles qui jouent un rôle secondaire sont installées sur les cryptes du soubassement [32].

Les seuils

À l'exception de deux, tous les seuils du temple d'Opet sont des remplois [33]. On en trouve deux types, les blocs en granit qui sont généralement les plus gros et ceux en calcaire dur qui sont les plus nombreux (pour leur localisation, voir fig. 2). Aucune inscription ne permet de connaître leur origine [34].

Si l'usage de remplois comme seuils est courant dans l'architecture pharaonique, le systématisme et la rigueur avec laquelle ils sont utilisés dans le temple d'Opet montrent l'importance du bloc sanctifié et le rôle magique qu'il joue dans la nouvelle construction. Le bloc de remploi

[32] Deux trous de pilleurs dans la salle hypostyle ont permis de constater que le soubassement de celle-ci était également comblé par des blocs en remploi. La logique d'une couche par monument n'a pu être toutefois observée, tant la disposition semble plus désordonnée.

[33] Seuls les seuils entre les salles V et VI et III et IV ne semblent curieusement pas en être.

[34] Concernant le bloc de granit inscrit, remployé dans le seuil de l'entrée de la salle hypostyle, Jean Leclant pense qu'il pourrait s'agir d'un élément appartenant à un naos de Taharqa. Voir J. Leclant, *Recherches sur les monuments thébains de la XXV^e dynastie dite éthiopienne*, *BdE* 36, 1965, p. 82.

est d'autant plus précieux et actif qu'on l'utilise à des emplacements stratégiques, là où l'on passe d'un espace à un autre : le seuil. Cette installation renforce l'idée de barrière et de progression déjà physiquement rythmée par les nombreuses portes. D'un point de vue fonctionnel, on imagine que le remploi va former un rideau actif qui imprègne le prêtre qui l'enjambe ou qui fait une halte sur celui-ci.

Il est frappant, dans une architecture aussi parfaitement planifiée, de trouver des remplois parfois informes et de couleur différente, dans des positions aussi visibles. Le plus surprenant est l'installation de ces remplois dans les seuils des cryptes bien que l'accès se fasse horizontalement dans la salle VIII par exemple, ou verticalement pour les autres ! En effet, les accès aux cryptes du soubassement sont taillés dans des remplois en calcaire, si bien qu'il faut en quelque sorte passer au travers pour accéder à la cachette (fig. 6). Faut-il voir dans ce dispositif un rôle protecteur ? Le bloc pourrait-il jeter un sort au non initié qui tenterait d'y entrer par effraction [35] ?

Un temple à plan cruciforme

Le plan cruciforme du sanctuaire du temple d'Opet est assez exceptionnel dans la typologie des temples égyptiens. Connaissant la rigueur avec laquelle les anciens bâtisseurs ont adopté la devise « la forme suit la fonction », on est en droit de se demander ce que signifie cette disposition architecturale. Le temple de Debod consacré à Isis, aujourd'hui reconstruit à Madrid, présente un plan particulièrement proche du temple d'Opet. Il ne serait pas étonnant qu'il ait servi de modèle. Sans entrer dans une analyse exhaustive, l'observation et la confrontation de plusieurs exemples semblent intéressantes et permettront peut-être de faire avancer la question (fig. 7).

Le plan cruciforme n'est pas sans rappeler les plans qu'adoptent certaines tombes pharaoniques. En effet, celles-ci se terminent parfois par une ultime salle – la salle du tombeau – qui distribue une chambre sur trois de ses côtés, ou plus précisément, donne accès latéralement à deux chambres et frontalement à une autre. Cette organisation forme alors un plan en croix. Les tombes de Merenptah (KV8), de Ramsès I^er^ (KV16) de Ramsès IV (KV2) par exemple, illustrent ce schéma. Bien que n'étant pas une tombe, le temple d'Hatshepsout à Deir el-Bahari [36] demeure un exemple particulièrement intéressant. Installé sur la rive ouest du Nil, il fait face au temple d'Opet. Le sanctuaire y a été totalement remanié sous Ptolémée VIII Evergète II, c'est-à-dire sous le règne de celui qui a reconstruit le temple d'Opet. Les points communs ne s'arrêtent pas là puisqu'on retrouve le même dispositif cruciforme et la déesse Opet y joue un rôle important. Sous les Lagides, ce sanctuaire était très fréquenté par les pèlerins et avait une fonction oraculaire. Le thème de la résurrection y tient d'ailleurs une place importante.

[35] Dans une des cryptes du temple d'Ermant, la porte d'accès est protégée par un cortège des génies effrayants. Chr. Thiers, Y. Volokhine, *Ermant I. Les cryptes du temple ptolémaïque. Étude épigraphique*, *MIFAO* 124, 2005.

[36] E. Laskowska-Kusztal, « Remarques sur le sanctuaire ptolémaïque à Deir el-Bahari », dans *Actes du I^er^ Congrès international d'égyptologie. Le Caire, 1976*, Berlin, 1979, p. 419-421 ; *ead.*, *Deir el-Bahari III. Le sanctuaire ptolémaïque de Deir el-Bahari*, Varsovie, 1984.

D'autres monuments plus récents reprennent également cette typologie comme, par exemple, la célèbre Khazneh à Pétra ou la tombe de Kom el-Chougafa à Alexandrie. Là encore, dans des constructions ayant d'ailleurs plus ou moins des liens avec Isis ou Osiris, on retrouve le plan en croix. Les anciens bâtisseurs du temple d'Opet voulaient-ils par cette disposition donner l'image d'une tombe ? Bien que l'idée de la représenter ne soit pas incompatible avec la théologie du temple d'Opet, la réponse n'est sans doute pas aussi littérale. Le point commun à l'ensemble des tombes ou sanctuaires précédemment cités est leur aspect rupestre, c'est-à-dire taillé dans la roche. Ce type de construction, qui se construit « de l'intérieur » et qui ne nécessite aucune ouverture autre que celle de la porte d'entrée, suit une logique bien particulière. La terminaison en croix de certaines tombes est en quelque sorte une économie de moyens. Il est plus facile dans le cas de constructions rupestres de desservir, depuis un couloir, deux pièces latéralement que frontalement. Cette piste mettant en relation plan cruciforme et tombe, bien que tentante, semble devoir être écartée.

Dans le cas du temple d'Opet, cette typologie cruciforme implique une sorte d'incompatibilité entre l'organisation interne et l'aspect extérieur. Une croix dans un plan rectangulaire crée des « espaces perdus ». En effet, cette organisation qui est régulée par un axe de symétrie, unique accès aux salles principales, induit des espaces résiduels si on souhaite préserver un aspect parallélépipédique et bien ordonné à l'extérieur. D'où, l'existence des deux grands couloirs latéraux (III et V) dans le temple qui, d'un point de vue architectural, apparaissent comme des espaces exclusivement de service. Ils relient la salle hypostyle (I) aux deux chambres (IV et VI) qui encadrent le saint des saints (X), permettant ainsi d'« exploiter » ces espaces. Comme on le constate sur le plan, la disposition des trois pièces principales est très contraignante pour l'organisation globale de l'espace qui est de surcroît assez réduit. Force est donc de constater que cette composition cruciforme est de toute évidence un choix délibéré. Doit-on rapprocher cette installation avec l'usage rituel ? Est-ce une volonté d'accéder à ou d'installer une relation visuelle entre trois espaces distincts depuis un même point ? S'agit-il de mettre en relation trois « espaces fonctionnels » par le regroupement des portes ?

Les relations visuelles qu'entretient une partie des décors des chapelles nord et sud (VIII et IX), qui demeurent les plus importantes du temple, nous orientent plutôt dans ce sens. Dans le registre inférieur de la paroi nord de la chapelle nord, la figure d'Osiris-Onnophris qui fait partie de la grande composition de la paroi est parfaitement cadrée par la porte (fig. 8). Cette mise en scène architecturale se retrouve également dans la chapelle sud avec la figure d'Isis tenant Horus dans ses bras (fig. 9). Les deux portes se font face, si bien que l'union d'Osiris et Isis/Horus reste parfaitement établie grâce au lien visuel.

La volonté de mettre en vis-à-vis les deux figures, dont la mise en relief est particulièrement subtile, explique finalement, à elle seule, l'aspect cruciforme du sanctuaire : deux salles symétriques de part et d'autre d'un axe qui aboutit au saint des saints. Le concept des bâtisseurs apparaît ainsi clairement : Opet la grande, « mère divine », à la fois la matrice et la gardienne du processus, est au cœur d'une mécanique complexe qui permet la résurrection d'Osiris à travers son réveil, et de l'autre côté de l'axe principal, le prolongement de son existence à travers Horus, dans les bras d'Isis. La disposition des blocs en remploi, utilisés comme dallage le long de cet axe, souligne l'aspect magique du processus.

Des cadrages sur des figures divines

Le cadrage par les portes et la confrontation en vis-à-vis des principales divinités du temple d'Opet témoignent d'une maîtrise remarquable du projet par les anciens bâtisseurs. Ainsi, avant la construction du temple, l'organisation de l'espace architectural et la position des décors devaient être parfaitement définies. Les jeux entre ces deux univers, l'un planaire et l'autre spatial, peuvent produire des effets visuels saisissants. Le cadrage par des éléments architecturaux sur des figures gravées est un dispositif qui semble apparaître, ou plutôt se développer, à l'époque ptolémaïque. Généralement, c'est l'ouverture d'une porte, désaxée par rapport à un pylône ou un mur qui supporte en second plan la figure divine, qui fait office de viseur. Sur le parvis du temple d'Edfou, une des portes du mammisi permet de mettre en évidence le dieu Horus qui compose le décor du pylône (fig. 10). À Philae, où le caractère insulaire a imposé de nombreux désaxements au développement des constructions, la progression vers le temple d'Isis est accompagnée à deux reprises par des visées sur la divinité. Ainsi, le visiteur qui emprunte la grande colonnade orientale, à l'entrée du temple, aperçoit dans le fond, parfaitement cadrée, une figure d'Isis qui se détache du premier pylône (fig. 11). Un peu plus loin, une fois arrivé devant la porte de ce pylône, l'image d'Isis se retrouve une nouvelle fois mise en perspective grâce à un nouveau cadrage sur une partie du décor du pylône suivant (fig. 12). Le dispositif permet de mettre en relief la divinité du lieu et de garantir au visiteur qui se dirige vers l'intérieur du sanctuaire de rester toujours face à elle.

Le temple d'Isis à Dendara, construit sous Auguste, met en jeu un type de relation visuelle proche de celui installé dans le temple d'Opet. Sur le mur du fond de la cella du petit temple, la figure d'Isis en position d'accouchement fait face à la célèbre représentation de Cléopâtre et Césarion du mur sud-ouest du temple d'Hathor. L'encadrement de la porte du naos encore en place permet d'accentuer cette mise en scène qui garantit la perpétuité du face-à-face des protagonistes[37] (fig. 13).

Comme l'évoquent ces exemples, l'architecture pharaonique et son décor entretiennent des dialogues harmonieux, créant de subtiles tensions. La complexité qui parfois en résulte démontre la capacité des anciens concepteurs à gérer et coordonner des contraintes multiples. Les originalités du temple d'Opet montrent non seulement la grande créativité des concepteurs et leur aptitude, à chaque nouveau projet, à répondre précisément et rationnellement à un programme. Cette attitude explique, malgré certaines règles intangibles (axialité, frontalité, aménagement de la progression, etc.), la diversité des temples ptolémaïques. Au temple d'Opet, dont le programme vise à assurer le processus de régénérescence, les bâtisseurs ont apporté une réponse assez conceptuelle au projet. Enfin, la reconstruction du temple sous les Lagides, rare entreprise de cette époque à Karnak, indique l'importance du rôle qu'il joue dans la mécanique théologique locale. Par sa position centrale dans le temple, la mythologie osirienne témoigne de son dynamisme à cette période.

37 Le mur périphérique du temple d'Hathor aurait masqué cette relation visuelle s'il avait été achevé. Il faut croire qu'un mur écran n'avait pas d'influence sur le processus magique, l'important est que les figures soient en vis-à-vis.

© G. Pollin/Cfeetk Inv. 90529

Fig. 1. La façade nord du sanctuaire du temple d'Opet.

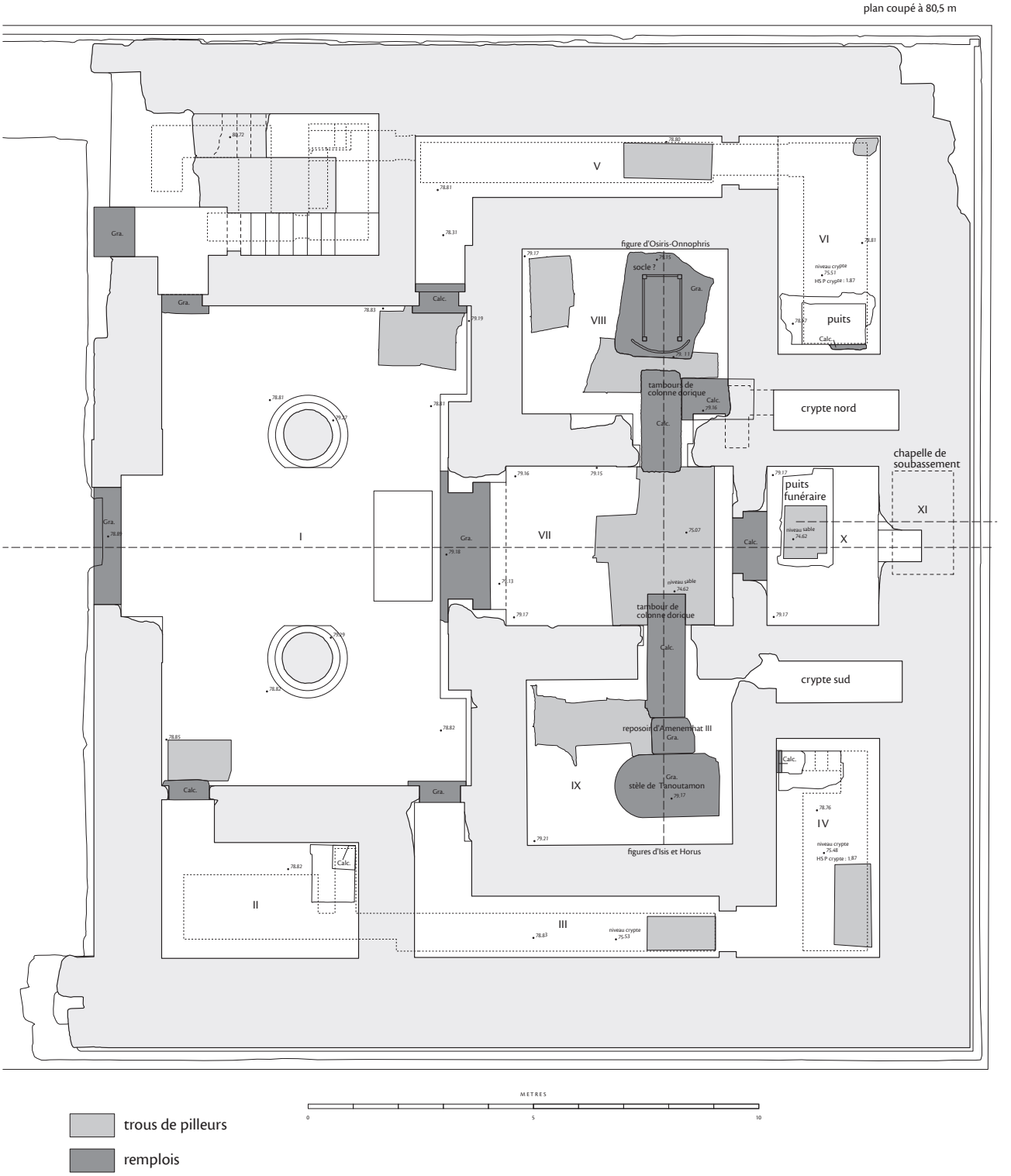


Fig. 2. Plan du sanctuaire du temple d'Opet (E. Laroze).

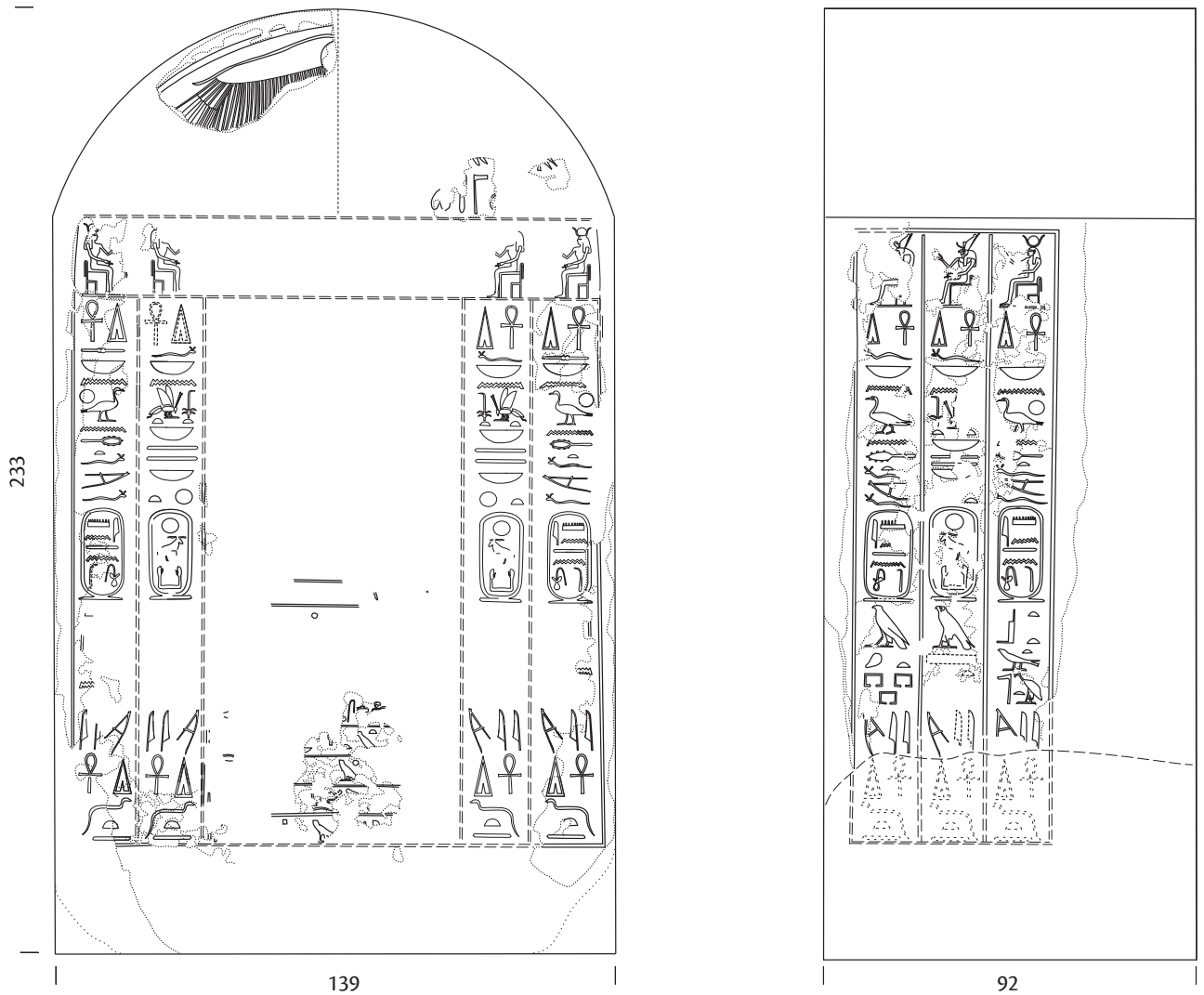


Fig. 3. La stèle en granit de Tanoutamon remployée dans le dallage de la salle IX (dessin Helena Zacharias).

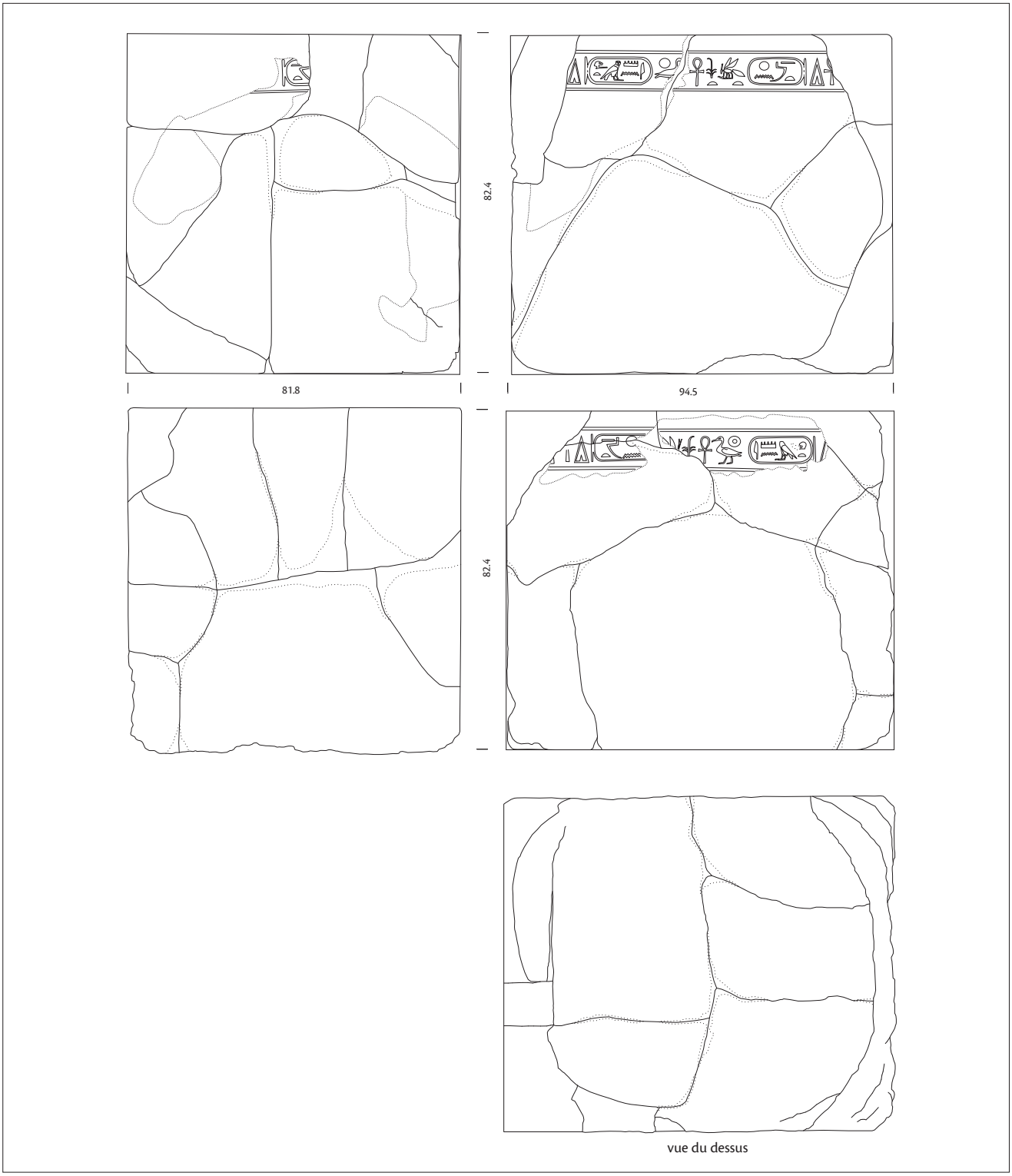
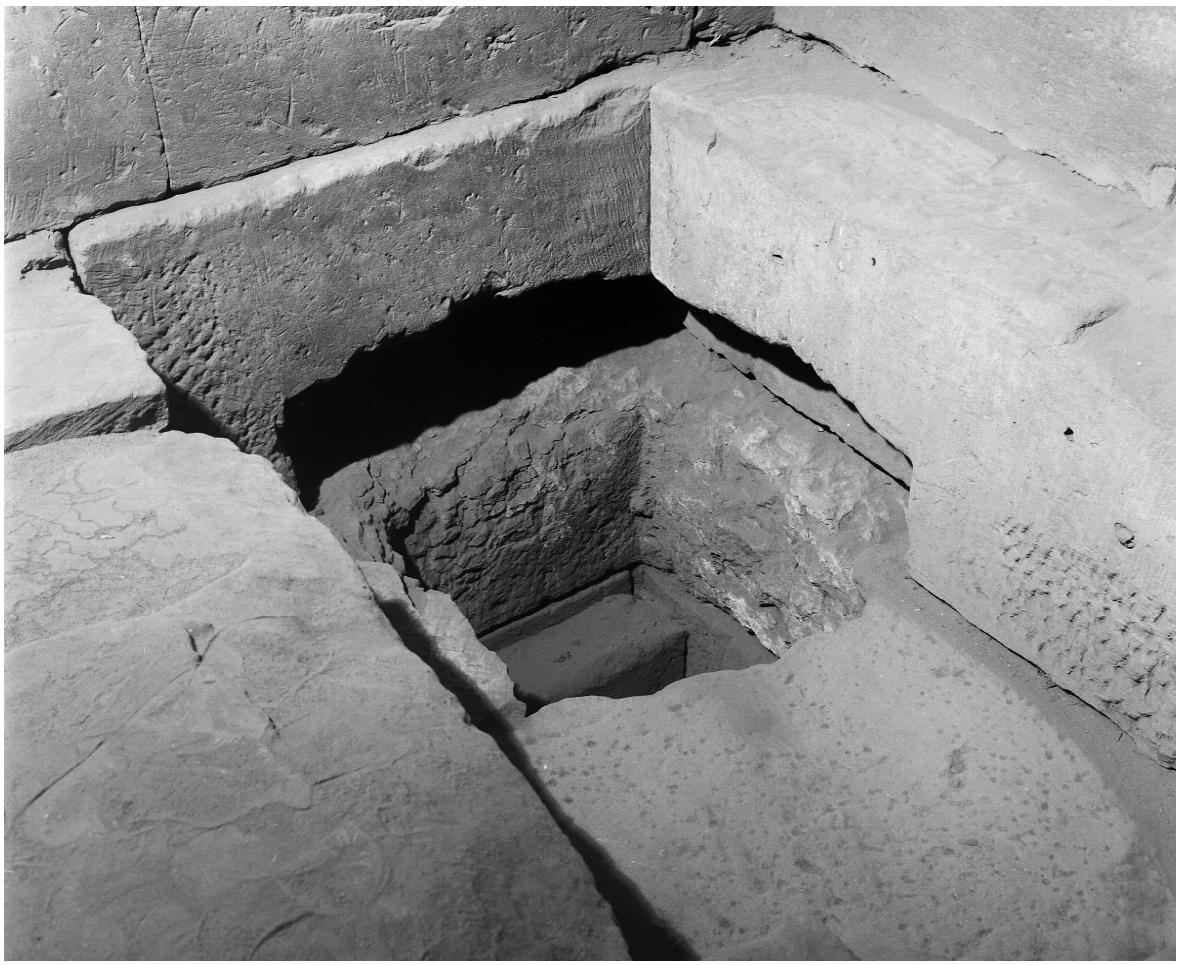


Fig. 4. Socle en granit au nom d'Amenemhat III remployé dans le dallage de la salle IX (dessin Audrey Caparros).

© N. Gambier/Cfeetk, Inv. 107031

Fig. 5. Buste d'Amon criocéphale retrouvé dans un trou de pilleur de la salle hypostyle, hauteur 38 cm.



© Cl. Traunecker/Cfeetk, Inv. 13087

Fig. 6. Entrée de la crypte de soubassement sud-est, salle IV. Au-dessus de la première marche on aperçoit le bloc de calcaire en remploi.

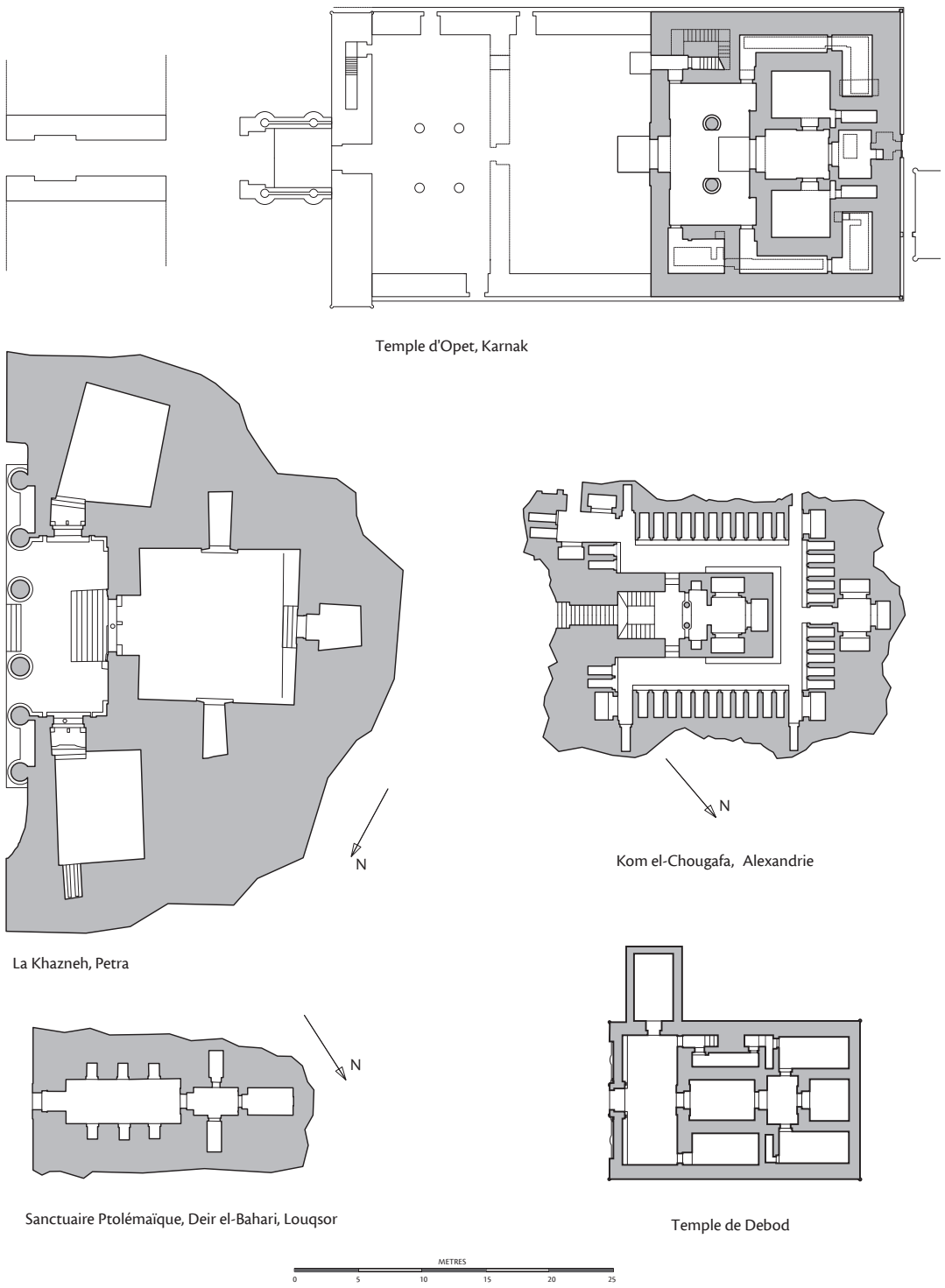
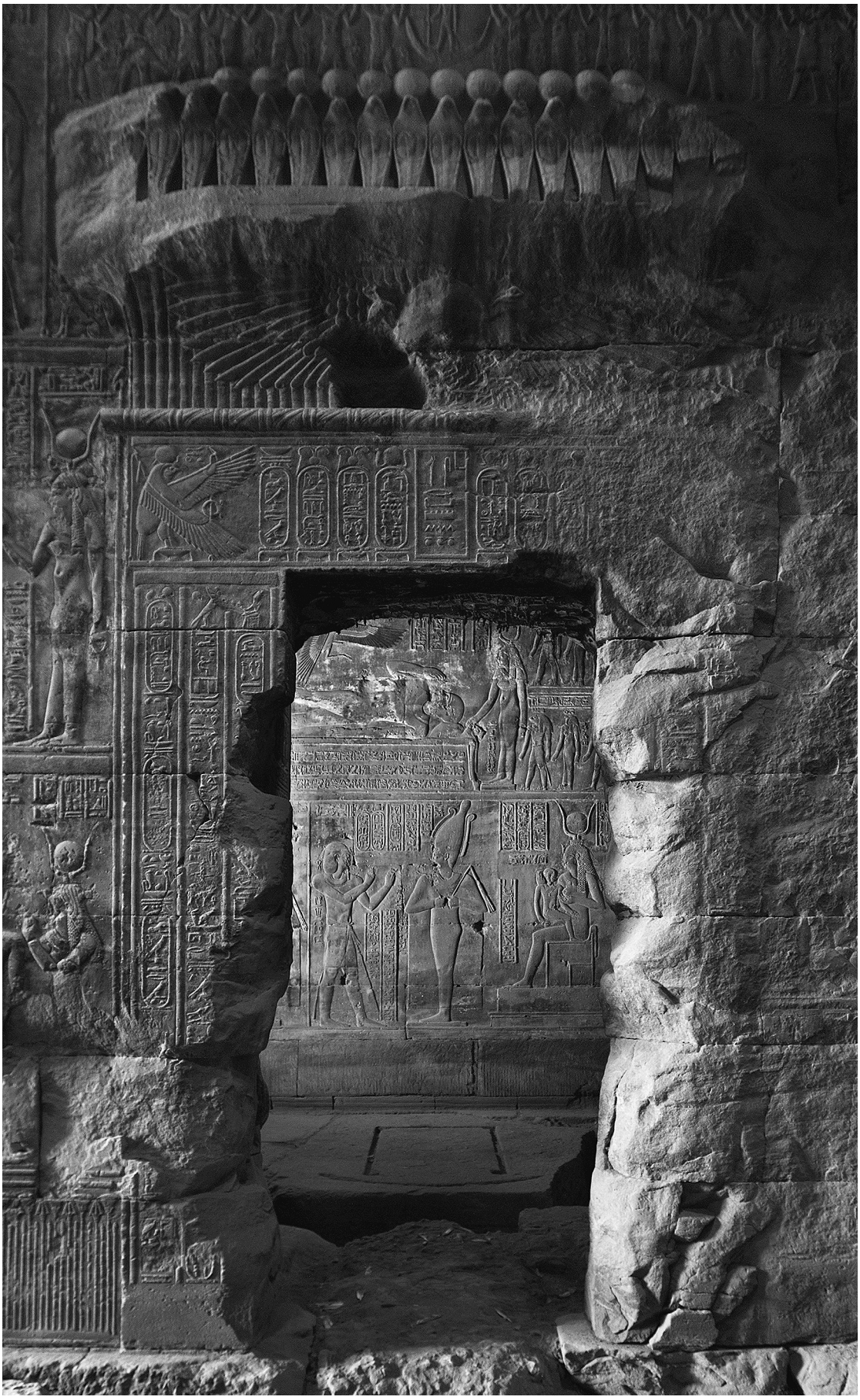


Fig. 7. Constructions contemporaines du temple d'Opet présentant, en plan, un noyau cruciforme.

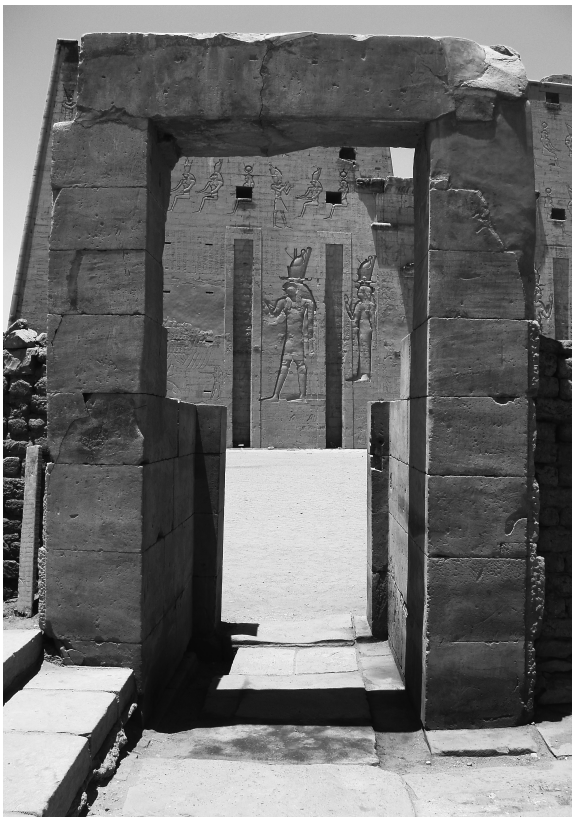


© G. Pollin/Cfeetk, Inv. 78101

Fig 8. Temple d'Opet, cadrage de la porte sur la figure d'Osiris-Onnophris.

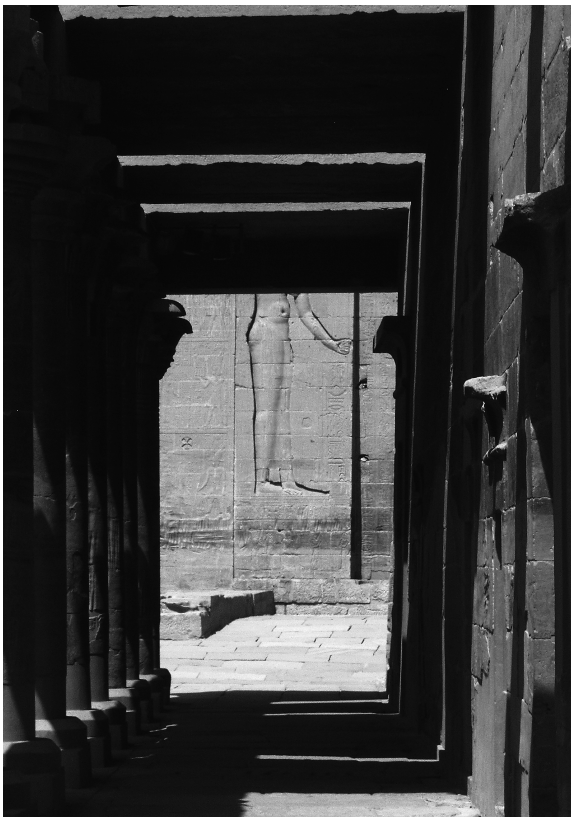
© G. Pollin/Cfeetk, Inv. 78103

Fig. 9. Temple d'Opet, cadrage de la porte sur la figure d'Isis portant Horus.



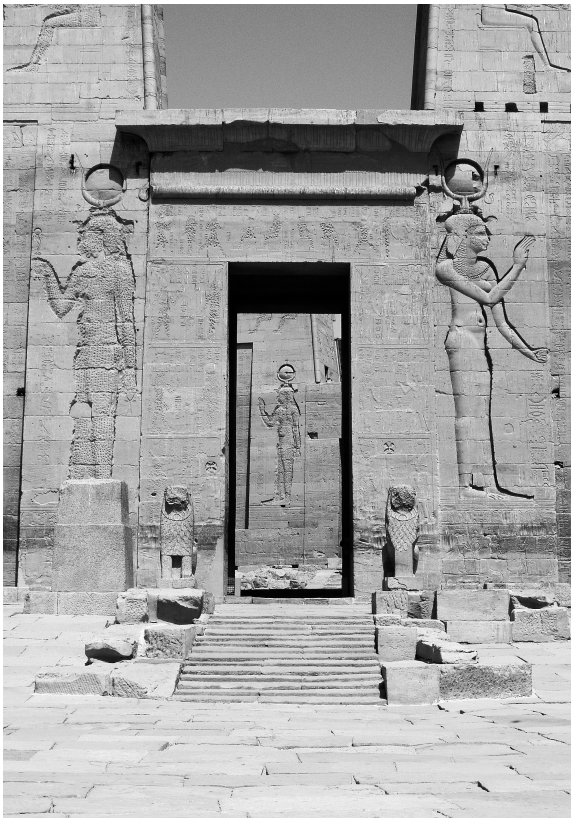
© E. Laroze, Cfeetk

Fig. 10



© E. Laroze, Cfeetk

Fig. 11



© E. Laroze, Cfeetk

Fig. 12

© E. Laroze, Cfeetk

Fig. 13

Fig. 10. Temple d'Edfou, visée sur la figure d'Horus depuis une porte latérale du mammisi.
Fig. 11. Temple de Philae, visée sur une figure d'Isis du premier pylône depuis la colonnade orientale.
Fig. 12. Temple de Philae, cadrage de la porte du premier pylône sur la figure d'Isis installée sur le deuxième pylône.
Fig. 13. Temple d'Isis à Dendara, cadrage de la porte sur les figures de Cléopâtre et de Césarion.